



• Le tête à tête
 de Charles
 Jaigu

**Philosophe
 des sciences, directeur
 de l'Institut Diderot,
 Dominique Lecourt
 réfléchit sur l'égoïsme
 et réhabilite
 au passage
 la philosophe
 Ayn Rand. Surprenant.**



TÊTE À TÊTE

Charles Jaigu

cjaigu@lefigaro.fr

C'est un gigantesque hôtel particulier, caché au milieu de la rue Saint-Lazare, entre les réparateurs d'iPhone et les cantines bon marché. Ce joyau d'Ancien Régime, lavé, brossé, manucuré, est devenu le siège des grandes mutuelles de France (GMF, Maif...), qui ont choisi de se mettre en synergie au cœur de Paris. C'est dans ce phalanstère d'assureurs que Dominique Lecourt occupe un vaste bureau. Il y dirige l'Institut Diderot, petit incubateur de prospective sur le monde contemporain financé par les grands assureurs de la place. Il est vrai que par déformation professionnelle ces derniers ont intérêt à anticiper les tendances de la société. Une centaine de personnes sont régulièrement sollicitées pour participer à des réunions de travail autour d'un thème du jour. Elus, chefs d'entreprises, universitaires «s'y pressent», nous assure l'intéressé, pour participer à cette académie des sachants.

Haut taille et un faux air à la Michel Foucault - le costume cravate en plus - Dominique Lecourt nous le dit d'emblée, il n'est pas l'universitaire classique, enfermé dans l'enclos de son campus. Il a beaucoup vu le monde, notamment lorsqu'il était en mission pour l'Unesco un peu partout sur la planète. «J'ai toujours

été effrayé par le gouffre entre le milieu universitaire et le monde économique», dit-il. Il a ainsi contribué à sauver les éditions universitaires PUF en allant chercher des investisseurs privés - en l'occurrence Denis Kessler, autre assureur, et patron de la Sfor.

Lecourt a surtout été un enfant sage de la rive gauche qui rêvait de devenir archéologue après l'école normale supérieure. Mais il fut embarqué vers la philosophie des sciences par Georges Canguilhem, grand formateur de la génération d'après guerre à l'épistémologie. Fort de cette tutelle, et d'un excellent livre sur Gaston Bachelard, Lecourt a écumé les milieux scientifiques, hexagonaux et internationaux. Il s'est beaucoup intéressé à la relation incestueuse entre la science et l'idéologie: scientisme, communisme, post-humanisme. Il a étudié de près la vulgate soviétique théorisée par Lyssenko, mais aussi le fondamentalisme protestant, qui rejette la théorie de l'évolution, dans un livre intitulé *L'Amérique entre la Bible et Darwin*.

Mais revenons à l'égoïsme, ce caillou dans la chaussure de la bien-pensance, que Lecourt examine dans un petit livre très pédagogique. C'est chose connue, notre cher petit moi nous empêche de voir le Vrai et le Bien. Les sagesse orientales autant que la Bible nous le disent: il est l'obstacle qu'il faut dépasser, l'illusion qu'il faut transpercer. Malheureusement, ce n'est que rarement le cas. Seuls les saints et les sages y parviennent, qui ont dissous leur ego dans l'acide d'une vocation supérieure. En général l'ego enfantin se boursoufle chez l'adulte en égoïsme - mon plaisir prend toujours le pas sur celui des autres -, voire en égocentrisme - je ne parle que de moi, et je ramène tout à moi -, ou en égotisme - ma scène intérieure et ses replis secrets m'intéressent plus que ce qui se passe dehors. Chacun porte ces variantes de l'égoïsme à un degré d'intensité plus ou moins élevé selon son tempérament et l'éducation qu'il a reçue. Celui qui dépasse le compteur geiger moyen entre dans la catégorie à part, celle du «monstre d'égoïsme». Soit on le juge infréquentable, et il est un paria antisocial, soit il est charismatique, et il devient gourou. Évidemment, la morale stigmatisé sans relâche le «chacun pour soi», la médiocrité du «tout à l'ego». Pas un politique, pas un homme de Dieu qui ne reprenne ce pieux refrain. Sans doute parce que l'ego d'aujourd'hui est

nu. Il n'est plus au service d'une grande cause. Il n'est plus embelli, agrandi, et transcendé par un «nous» supérieur. Le «nous» de la patrie, du syndicat, de la religion. Il est là, tel qu'en sa répétitive et prévisible névrose, misérable tas de secrets.

La messe est donc dite contre l'égoïsme. Et Lecourt dépeint à la fois «l'égoïsme de compétition» et «l'égoïsme d'indifférence», souvent rencontré dans nos sociétés où règne «l'individualisme de masse». Mais il refuse de tomber pour autant dans les bras des nouveaux chantres de l'altruisme, comme l'économiste Jeremy Rifkin ou le bouddhiste Matthieu Ricard, qui a écrit un gros livre dans lequel il a collecté toutes les expériences de psychologie positive sur la bienveillance. «On ne peut pas prétendre s'appuyer sur la science pour affirmer la réalité de l'altruisme», nous dit Lecourt. Pire! Comme le disent les moralistes depuis longtemps, l'altruisme n'est qu'une «périphrase clandestine de l'égoïsme» (dixit Jankélévitch, cité par Lecourt). C'est simplement le moi qui se dilate du bienfait qu'il procure aux autres. Ce sentiment est beau, et les actions généreuses réchauffent l'âme. Ce qui confirme qu'il y a un avantage évolutif à la coopération. Sans quoi les hommes ne feraient pas société. L'ego encombrant revient donc toujours par la fenêtre! L'égoïsme fait d'ailleurs partie des droits de l'homme. Et il n'est écrit nulle part qu'on doive sacrifier son bonheur pour celui d'autrui.

Mais Lecourt ne veut pas se laisser enfermer dans un débat entre partisans cyniques d'un égoïsme froid, et les altruistes décidés à changer la nature humaine. «Il y a un principe d'individualisation, qui n'est pas réductible à telle ou telle détermination simplificatrice», plaide-t-il. Il s'en explique dans un chapitre sur Ayn Rand, auteur culte aux États-Unis, dont le livre *La Grève*, s'est vendu à vingt millions d'exemplaires aux États-Unis. Il joue gros en assumant une telle référence philosophique, honnie en France, presque au même niveau que l'économiste Friedrich Hayek. Lecourt a découvert Rand lors d'une tempête de neige à New York qui dura dix jours et le bloqua à proximité de l'aéroport. Pendant qu'il lisait le livre dans un café, la serveuse vint le voir: «Vous, vous savez ce qu'il faut lire!» Cela donne une idée de la popularité de cette grande prétresse du laissez-faire, qui a su épouser passionnément les



valeurs de l'Amérique profonde, au point d'avoir inspiré non seulement Ronald Reagan, mais aussi l'ancien gouverneur de la banque centrale, Alan Greenspan.

La théoricienne de «l'égoïsme rationnel» veut une société des sujets libres et capables d'initiatives. Comment nier que l'individu émancipé est la condition nécessaire mais non suffisante d'une société vivante. C'est la puissance interne de ce

dynamisme qui intéresse finalement Lecourt, qu'il débouche sur Antigone, Spartacus... ou Steve Jobs. «Ayn Rand fait de la liberté individuelle la valeur politique suprême. Elle voit dans l'altruisme une morale de lâches qui s'en remettent de leurs responsabilités à la société», nous explique Lecourt. «L'égoïste est celui qui a renoncé à se servir des hommes de quelque façon que ce soit, qui ne vit pas en

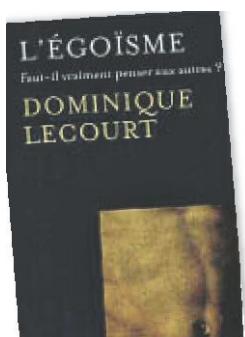
fonction d'eux, qui ne fait pas des autres le moteur initial de ses actes, de ses pensées, qui ne puise pas en eux la source de son énergie», écrit Ayn Rand. Ce que Lecourt résume ainsi : «Dans toute communauté humaine, il faut qu'à un moment, quelqu'un dise "Je".» Cet égoïsme-là est indépassable. ■

FRANÇOISE DUCU-ON-LE FIGARO



Ayn Rand voit
dans l'altruisme
une morale de lâches
qui s'en remettent de
leurs responsabilités
à la société

DOMINIQUE LECOURT



L'ÉGOÏSME.
FAUT-IL
VRAIMENT PENSER
AUX AUTRES ?
Dominique Lecourt,
Ed. Autrement,
171 p., 14,90 €.